

Salim Mokaddem

Le langage des poètes

La facture de l'espace

La question de savoir si la poésie ou l'acte poétique permet une transformation affective, sociale, pratique des peuples, traverse depuis toujours le sens esthétique du poétique dans ce qu'il a d'esthétique. En effet, l'acte poétique lui-même a toujours été un acte social, voire politique, en ce qu'il permet de dire¹ par le mythe ou l'image collective, le pathos de la communauté. Les canons, règles, traités, discours sur l'esthétique de la phatique, de l'énonciation, de thèmes, des modalités et des fins de la poésie « populaire » sont déjà tard venus dans la réception ; ils supposent déjà là le poème et sa réalité. Que l'ode soit épopée, lyrique, théâtralisée, écrite ou chantée, n'est toutefois pas indifférent à l'énoncé et à l'énonciation poétique. Ce qui est premier demeure le fait que l'adresse poétique suppose ou requiert comme condition presque transcendante l'existence d'une communauté linguistique, d'un langage parlé et véhiculé, et donc d'un espace de valeurs en mouvements. Le poète témoigne de cela : d'un peuple et d'une langue, avant tout. C'est pour cela que son action philosophique est de part en part politique. Platon le rappelle courtoisement dans la République quand il éconduit les poètes au prétexte qu'une société juste, ou régie par l'Idée de Justice, n'a plus besoin de sophistes, ou d'« idéalistes », copiant une réalité idéale puisque la réalisation du Bien se fait dans la Belle Cité, en acte et non plus dans la mimésis. Le poète n'a donc plus de public dans la Cité juste car le besoin d'une esthétique escapiste de la Transcendance ou de la séduction pathétique par l'art, comme copie dégradée du Vrai, ne trouve aucune raison d'être dans une telle organisation parfaite. C'est une autre manière, indirecte, de dire que tant que les hommes souffriront et que leur politique sera imparfaite, il leur sera nécessaire de supporter leur mal ou leur souffrance par le biais de la poésie comme thérapeutique de l'âme. Platon, dont le talent de poète n'est plus à démontrer, savait très bien que l'art de bien dire, l'art de dire-vrai aussi, produisent des effets médicaux et des effets éthiques sur les auditeurs. C'est en ce sens où toute poésie authentique, quel qu'en soit le genre, rencontre le politique et le peuple comme son destinataire logique ; c'est aussi pourquoi elle fait l'objet d'une censure intransitive car elle parle directement des souffrances, des joies, des passions des hommes, sans se soucier des contingences de leur rassemblement national, et des différences qui les opposeraient. La poésie qui serait une mise au pas des affects et des idées par des thématiques pré-ordonnées risque vite de devenir une langue morte pour les simples et les humbles que nous sommes tous face à la mort, la finitude, les servitudes de l'histoire et les passions turbulentes des humains. Tout acte poétique, parce qu'il inscrit dans la langue quelque chose de cette singularité humaine touchant chacun d'entre nous en tant qu'il est dans le multiple du troupeau humain, fait sens politique : il relie, au sens le plus religieux et profane à la fois, l'un et le tout, le même et l'autre, dans un Impossible lieu de rencontre qui définit justement l'hapax qu'est le poème comme acte créatif original et singulier. On peut ainsi dire que le poète fait preuve d'une esthétique sans esthétique et qu'il atteint chacun, singulièrement, par une voie qui est non populaire² – car refusant les codes du sens commun- et qui néanmoins fait peuple, dans la mesure où il convoque l'existence d'un peuple possible dont chacun sent bien qu'il est différent de l'agrégat ou du troupeau grégaire formé par les puissances et les lois qui maîtrisent les individus dans leur mouvement propre. Il y a un peuple derrière chaque grand poète ; peuple inventé ou à inventer, ou peuple imaginaire ou à retrouver. D'Homère à Hölderlin, de Virgile à Char, De Gibran à Paz, de Rûmi à Lorca, toute poésie se fait sur fond de lutte entre les forces de vie et celles de mort pour la clameur de la liberté qui n'a de sens que pour tous...

1

2

Le langage de la poésie est plus qu'un trait vers une transcendance déjà disposée en un site où la pensée aurait à aller la chercher, dans sa pureté originare et éternitaire. La pensée, outre qu'elle peut être poétique (il suffit de lire Platon ou Kierkegaard pour s'en convaincre) n'est pas séparée du langage où elle s'auto-constitue en même temps qu'elle s'auto-détermine par un processus où elle a à inventer son chemin et sa conduite. L'éthique de la pensée et sa méthode propre résident dans ce mouvement vers son extériorisation permanente, beaucoup plus que vers une essentialisation réductrice, une intériorisation idéaliste, subjective, la coupant d'une réalité dont elle est l'issue tout autant que la formulation la plus située et imprescriptible, car unique et pourtant idoine à la situation. Cela veut dire que la poésie est pensée en acte dans le langage : elle se fait musique ou art sensible en rendant à tous la langue avant qu'elle ne soit encodée dans les pratiques quotidiennes qui la figent dans une normalité statique où son mouvement est contrôlé par les pratiques discursives et langagières dominantes du moment. C'est pour cela que le poète cherche une grammaire du sens dans le son (dans la matière sonore et aussi dans la compacité du sens, indistinctement) et qu'il clame une figure de l'être dans le verbe : ainsi, il retrouve le sens de la parole collective avant sa socialisation ordonnée dans le système de la langue, et la singularité de l'énonciation consécutive à la position qu'il prend dans l'art de dire comme art de faire la langue. Il travaille le langage car il est travaillé par lui ; il s'en arrache en le reprenant, à la façon d'un musicien improvisant sans délaisser les codes qu'il subvertit par un excès d'habileté et de compétence ingénieuse. Le poème parle la langue du peuple, qui est le parleur en soi, contre le langage populaire parlé par tous et par personne. On peut donc dire que toute langue authentiquement poétique est une langue *du* peuple et, à l'inverse, une vraie langue s'avère nécessairement poésie pure, ou dit autrement, langue *pour un* peuple à venir (on comprend ainsi le caractère messianique de la poésie dite à tort intimiste). La dimension de l'inchoatif ou de l'à-venir introduit un horizon d'histoire par lequel est rendue possible une autre existence que le donné politique du moment et du lieu. C'est pour cela que la question de l'espace de coupure, d'ailleurs, d'altérité, travaille le poétique : la transcendance peut prendre le nom de Révolution, de Dieu, de Droit, etc., elle ne disparaît pas dans l'acte poétique. C'est pour cela que chaque poète a une politique de la langue et de son peuple (le *pour un* prend un sens dans cette « croyance » dont il faudrait étudier les modalités phénoménologiques spécifiques).

Il y a bien une politique de la poésie ; elle ne repose pas dans un manifeste ou une idéologie autre que la poésie montrant son être même dans le moment de sa réalisation effective.

Là où la poésie se tait, le peuple ne parle plus ; quand le langage du peuple n'est plus inventé dans l'espace inchoatif de l'altérité où il se constitue dans l'histoire, le poème s'éteint. Cela veut dire que les dangers de l'asphyxie poétique sont de deux ordres, entre autres : un éloignement du langage vers le risque de l'hermétisme (l'élitisme mallarméen ou le substantialisme du signe ramené à un pur Signifiant sans altération ni reste social), une absence de conscience libre d'un espace d'invention ou de coupure dans l'histoire. *Poëis* veut dire créer, inventer, faire de façon unique. Unique ici est le singulier du produit littéraire ou de la création dans le langage d'un autre langage qui renvoie le sens à un effet d'histoire et de position dans le sens (qui fait histoire des positions de sens dans le temps et la conscience qui mémorise les oublis et les décalages entre son passé et son à-venir dans le temps de la présence à soi du poème).

Comment le langage dit les affects de l'être ? Comment le corps, le Monde, les autres, forment une invention de soi, un horizon de sens, un universel différencié et plural ? Quelle est la *facture* d'un humanisme sans particularisme caché ? Qu'est-ce qu'une transcendance non *hiérarchisante* ? Si le langage, anthropo-pratique, est anthropo-poétique, facteur de singularité libre ou libéré, c'est qu'il est l'essence de l'humain en tant qu'il ne devient lui-

même que par un usage non pulsionnel du langage. « Habiter le monde en poète » fait de la parole un acheminement vers le monde pour le poète et vers l'homme pour l'être humain. Ce double avenir fait le sacré du langage poétique : reliant le futur du présent, l'avènement dans l'espace de l'ici et du maintenant, et le présent du futur, l'événement comme acte de parole vraie ouvrant à un autre espace que l'oubli du sens commun, la parole poétique relie le corps, le monde, les autres dans une politique qui est plus et moins que la traduction d'une esthétique en éthique (risque de la fiction métaphysique qui moralise le sens, et les sens) ou qui réduit l'éthique à des valeurs indépassables (danger de la substantialisation des normes et des constitutions historiques). Il y a un sacré de la parole poétique qui n'est pas de religion comme il y a une transcendance qui ne soumet pas par autorité ou pouvoir. Dire cela est l'objet de ce qui suit.

Le langage comme événement

Le langage porte une politique qui relie les êtres attentifs à ce qu'il institue dans ses conditions singulières de fonctionnement, de signification, de positionnement : il y a une ontologie politique dans le fait de parler qui implique un monde à venir, à faire, à habiter. Ce monde n'est pas là, donné, réalisé, comme le pense trop vite le sens commun et une certaine pensée positiviste de la technique et de la techno-science. Il est rendu possible par l'*effraction* d'humanité qu'introduit le verbe dans la chair animal de l'animal humain. C'est pour cela qu'on peut faire une éthique de la langue comme une éthique du désir et que les poètes font de la langue une politique du sujet qui engage une vision du monde, de l'autre, de la vie humaine totale. Parler, penser, faire et être, dans la parole pleine de l'acte poétique³ par excellence, donne consistance à une politique du dire et de l'agir. Appelons cette consistance du politique par le poétique : le *style*. Ce qui fait la force politique et poétique, en tant qu'ils sont le même par le processus qui les intrique l'un par l'autre, de la poésie, c'est justement le style, qui ne s'imité pas et qui ne se répète pas. Marque de singularité plus que d'originalité, le style est l'événement qui permet au poète d'intervenir politiquement dans la Cité. En ce sens, on peut dire, par exemple, que la force philosophique de Platon réside aussi dans son style poétique (mythes, dialogues, figures, images, symboles, etc.)⁴. Je n'hésite pas à dire que toute grande philosophie est une poétique comme tout grand poète est philosophe, par le style qu'elle

³ La distinction bien connue de la *praxis* comme action de fabrication et la *poïesis* comme action de création permet de scinder les champs de la parole en parole mimétique et en parole proprement singulière et créatrice. Cela ne dévalorise en rien l'usage vulgaire de la parole ; il y a un usage poétique de la langue vulgaire qui lui donne son sens politique. La critique de l'hypocrisie politicienne est souvent passée par un rapport critique d'une langue verte qui ne mâche pas ses mots pour montrer la fausseté de langues de bois non poétique au sens ontologique et politique du concept de poétique. Le caractère révolutionnaire de la pratique poétique de la langue fut et est encore souvent considéré comme dégénéré ou barbare par ceux qui ont besoin de faire de la langue une prison collective par l'usage normé de standards de production « littéraire ». C'est, ne l'oublions jamais, la première fonction des institutions de contrôle et de récompense des prix et des académies de toute sorte.

⁴ Diogène Laërce, le doxographe, dans ses *Vies, sentences, et doctrines des philosophes illustres*, raconte que Platon écrivait des tragédies et des comédies, et qu'il avait inventé des figures nouvelles en stylistique théâtrale. A la rencontre de Socrate, poursuit-il, il brûla tous ses écrits pour se consacrer à la philosophie. Doit-on en induire qu'il était le plus grand styliste de son temps ? Un philosophe est, avant tout, un écrivain et un auteur (quelqu'un qui augmente et accroît l'autorité de la vérité par son style même). Par ailleurs, il est clair que la figure d'Hölderlin a eu un rôle énorme (cf. le premier programme de l'idéalisme philosophique écrit avec Hegel) dans l'idéalisme allemand comme celle de Char a joué un rôle pour Foucault, et auparavant celle de Rilke pour Benjamin. Comme si le dire poétique faisait politique pour un dire philosophique en attente de révélation ou, plutôt, pour ne pas surdéterminer métaphysiquement la poésie, comme si le poète disait immédiatement ce que le concept, patiemment, exposait. Et il est vrai que la question de l'accès à la parole est au cœur de la marque poétique.

apporte justement à la connaissance du monde. D'où la proximité de la *sophia* et du style. Un style est parlé par un sujet par lequel s'énonce une vérité de lieu et de temps, une époque, au sens de Hegel. Ce qui fait événement est moins l'auteur que le style et la facture du langage recréé que le poème lègue à ses héritiers et à son époque. C'est ce langage neuf et comme réinventé, parlé comme une langue étrangère dans sa propre langue maternelle, qui fait sens et horizon.

Si le style est avènement, il l'est dans l'événement du langage qu'il renvoie à son sens fractal d'ouverture vers l'ailleurs et lieu singulier d'invention de soi. Ce que délivre le style est une façon d'être et de vivre qui fait changer les mœurs et la sensibilité d'une époque. Rimbaud, par exemple, accompagne la Commune ainsi que le refus des guerres coloniales et des guerres intérieures contre le peuple de Paris, idée de l'humanité portant les idéaux de 1789.

Il est bien clair que le peuple porté par le langage du poète n'est en rien assimilable à un peuple élu ou à un peuple à retrouver sous les décombres de l'histoire ; c'est bien plutôt un peuple à venir ou l'Idée d'un peuple universel et aussi singulier que l'est chaque vie ou le poète en tant que son style le définit et le dépasse dans ce qu'il ouvre vers l'ailleurs ou le présent rendu à son énigme première. Cette ouverture n'est pas en deçà ou au-delà du lieu où l'homme habite et parle. Elle est le présent qui a besoin du symbolique recès du style pour être connu, et reconnu, pour pleinement le vivre. Ce présent se nomme ; la fonction des poètes est aussi de nommer l'Innommé ou l'Innommable par une audace prométhéenne sans retour.

Le peuple comme Idée

Ce vers quoi ouvre le style dans l'élément du langage poétique est un Nom universel, plural et jamais réductible à ce qui se montre dans l'événement de son apparition. Cela prend le nom de peuple⁵. Le langage du peuple n'est pas celui d'une plèbe à trouver pour reproduire le commerce linguistique dont parle Mallarmé pour caractériser les « mots de la tribu » ; ce fut l'échec d'un certain romantisme abrupt de mettre en une foule (prolétariat, plèbe, déclassés, marginaux de toutes sortes) l'espoir d'un peuple à venir et d'esthétiser un certain rapport au politique. Il ne s'agit en rien de substantialiser ou de faire un culte quelconque de la personnalité de certaines idoles : nulle culture, nul peuple, nul individu collectif, ne peut être considéré comme supérieur à un autre en ce domaine. L'élection de l'Idée de peuple comme idéal du style se fait dans un espace imaginaire (qui n'est pas illusoire ou imaginaire) pour un monde possible où les valeurs de celui-ci sont ré-inventées⁶.

⁵ Il serait intéressant de montrer chez Hugo, Rimbaud, mais aussi les poètes contemporains des deux rives de la Méditerranée, la rémanence et le symbolisme du Nom du Peuple comme figure de l'être libre et réconcilié avec son autre et le monde. La fraternité schillérienne et la recherche de Gibran d'une sagesse sans la folie des éducations morales des humains situés dans l'histoire pourraient permettre une phénoménologie de cette poétique populaire. Celle-ci n'est pas à confondre avec une vision folklorique de la différenciation exotique de l'ethnie, car elle ne se confond avec aucun « peuple » particulier et ne relève pas du populisme et n'est donc certes pas à confondre avec l'anonyme de la masse sans Nom propre. La multitude est sans langage singulier, privé de style, entretenue dans la désolation par des politiques sans imaginations autre que celles des puissances de domination.

⁶ C'est le sens du renvoi des poètes dans la cité parfaite platonicienne : le poème est le signe critique d'une imperfection ontologique et politique. C'est pour cela qu'à la limite, paradigmatiquement, une Cité juste et vraie, belle et bonne, n'a plus besoin d'esthétique singulière et de style propre car elle est la réalisation de l'Idée de justice dans l'individu et la communauté. L'existence, a contrario, du poème traduit que le peuple n'a pas encore sa langue propre et qu'il ne s'est pas approprié son authenticité. La poésie défait le monde tel qu'il est au nom de cela. En ce sens, toute poésie est politique de l'Être et philosophie du sujet par la critique du langage qu'elle réalise dans la langue elle-même.

Ce que la langue du poète annonce, de façon pro-clamatoire et pro-phétique, en lançant dans le plan d'immanence qu'est le monde tel qu'il est – si insupportable que la poésie devient ce qui permet de lui échapper ou de lui résister, ou de le contredire, ou encore mieux, de le transformer – un cristal de transcendance pareil à une échappée libre de l'histoire de la nécessité, ce que cette langue annonce donc, est le possible Peuple de l'humanité à naître. Ce que disent les poètes dans leur singularité est à chaque fois ce baptême souverain de l'être et du langage pour une histoire différente de celle qui ne prend en compte que le monde de la calculabilité totale. C'est-à-dire, le monde où la raison dispose des sujets et des objets sous la forme simplifiée d'un algorithme les réduisant à une fonction simple, à une unité homogène, ou à un lieu pragmatique où ils sont abstraitement interchangeables, homothétiques, identiques à la définition abstraite qui les codifie dans leur instrumentalité.

L'illimitation des comptabilités, ou la calculabilité infinie, fait la logique de l'économie financiarisée au niveau mondial. Elle est aussi au principe de l'utilité et de l'organisation des sociétés technico-industrielles définissant la vie en terme de processus comptables, logiques, formels et assignables dans une axiomatique de la prévision et de la programmation. La poésie dit l'impossible de la calculabilité totale. Il faut donc dire et répéter que la poésie est ce qui permet à l'horreur et au pire de ne pas gagner totalement sur les forces de vie et d'invention : ce qui fait la force du poétique, c'est justement de montrer que la monnaie vivante⁷ se contredit et que le calcul de la rationalité marchande engloutit aussi le calculateur anonyme. Ce que la poésie annonce, sous toutes ces formes, et ce dont elle ne cesse de parler, avec une insistance qui la fait semblable à l'adolescence cherchant l'altérité d'un monde vermoulu et confit dans les certitudes d'une « maturité » sans fondement autre que la peur de mourir, c'est bien d'une autre vie possible, d'un autre réenchantement de l'existence, d'une utopie possible, commune à tous, et qui ferait (conditionnel uchronique et atopique de l'histoire possible) enfin les noces de la vie et de la liberté dans une invention de l'homme qui ne soit pas la répétition tragique du deuil de l'espérance. La *Dixième Elégie* de Duino de R. M. Rilke dit ce programme, comme la lettre du voyant de Rimbaud ou les grands textes poétiques, malgré leur *esthétique* de la distance⁸ et leur formalisme souvent érudit⁹.

Langage et peuple

Ce que disent les poètes parle le langage du peuple à venir et du peuple à faire. Le style par lequel ils disent ce qu'ils créent et voient trouve le réel et instruit une transcendance possible dans l'immanence du quotidien et les résignations du présent. L'historicité du langage tient au fait qu'il retraduit sans cesse ce qui est le monde en un langage qui le redéfinit et le réinvente dans son sens et sa perception même. C'est un fait que le langage du poète tend à devenir un langage qui abolit le métalangage, ou la glose, ou le commentaire, car il montre ou révèle l'histoire possible à faire. L'horizon de sens fait du monde et du langage une passerelle vers

⁷ Bataille, dans *La part maudite*, 1949, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1976, et Klossowski, dans *La monnaie vivante*, 1970, in Rivages, 1997, ont, chacun à leur façon, montré l'inanité d'une rationalité totale et infinie qui oublierait le sens de son énergie et des fins qui lui donnent son but.

⁸ Les textes de Mallarmé ou de Villiers de l'Isle Adam, dans leur apparence hermétique, teintés de hégélianisme, parlent de choses très concrètes et historiquement situables. Il en est de même pour le « gentil » Nerval. La politique des poètes relève d'un art d'écrire qui suppose aussi un art de lire et de penser. C'est pour cela que les peuples ont toujours intérêt à dire leur être par le poétique. C'est une des raisons des chansons verlainiennes qui ont eu leur heure de gloire dans la chanson populaire de l'entre-deux guerres et le cabaret que tua la télévision avec un art consommé de la normalisation esthétique (notamment l'émission de Mireille, déjà, présentant les chansonniers en académique stars).

⁹ Pourquoi la poésie de ce siècle devient en Europe occidentale plus éloignée d'un langage commun demeure un mystère qui doit avoir sa solution dans le repli du langage hors de la parole sur l'écriture.

une autre sphère que celle où l'humanité ne se réalise plus. Ce langage là invente un peuple pour ce qu'il signifie. Parler, chanter, créer, c'est faire que le sujet de l'histoire à faire ne soit plus cette litanie qui se fait sans que le possible soit convoqué ou le Nom propre du peuple soit acteur ou sujet singulier. La trouée, la fracture, l'effraction du langage, dispose un autre temps qui n'est plus celui du cumul ou de la répétition, mais un temps où l'humanité se compte et se retrouve dans sa clarté réflexive et son acmé de conscience et d'être. Il y a une profonde spiritualité, ou une mystique de l'agir qui apparente le poète à un monde en création continuée qui, souvent l'empêche de vivre le monde prosaïquement, justement. La création politique suppose l'affect de l'autre et la présence à soi d'un monde qui n'est pas tout à fait là ni tout à fait ailleurs, pour pouvoir en témoigner et en être le signe par la griffe du style et le sens nouveau instituée dans la fracture de l'être. Il y a du Multiple dans le même et dans l'Un que vit le sens commun ; la vérité de ce Multiple existe dans le poème qui révèle sens possible de l'invention de soi dans l'histoire de la liberté. La tragique convocation des hommes à assumer cette part de création et d'invention dans leur rapport à l'histoire donne une force politique précise à tout langage poétique : il indique qu'un autre monde est possible qui est déjà là si on se donne la peine de le saisir dans la fragile étoffe du langage, et si on fait parler le langage au sein des choses vues, sues, senties.

La politique des poètes

Le peuple à inventer pour un monde comme horizon de sens commun se donne dans le style comme fracture dans le langage permettant la naissance de l'espace ou renaît l'humanité de l'homme. Le style lui-même ne relève pas d'un génie, d'une psychologie individuelle, d'un peuple prédestiné ou non à porter le devoir d'effraction, même si la liberté se fait plus sentir quand elle vient à manquer à celui qui en a besoin pour continuer à devenir humain à humaniser. Tout langage qui tend vers cette simplicité de la dépossession pour la subjectivation de l'histoire traduit une politique sans maître ni esclaves, c'est-à-dire, vers un lieu laissé vide et sacré par le jeu de la langue elle-même, en attente de sa pleine effectuation dans l'espace à inventer d'un collectif qui ne laisserait rien en dehors sauf l'Impossible qu'il donnerait à partager et à reconnaître. Tout espace poétique est à la fois une victoire sur l'horreur de l'indicible absence de sens au cœur de l'angoisse humaine, et l'inutile jeu qui rend davantage le poète à sa faiblesse originare.

Les clameurs orgueilleuses de la critique et les conquêtes sur l'abîme que sont les poèmes déposés dans la mémoire des civilisations ne feront jamais oublier qu'écrire en poète consiste à habiter la fracture du style, au risque de la solitude et de la désolation. Le choix du saut de l'ange est absolument sans retour. Comme le choix d'une humanité authentiquement libérée de ses pesanteurs et de son rêve de liberté totale.

En ce sens, chaque poésie traduit une possible vie pour un monde où le langage ne serait plus le miroir des choses prises dans leur objectivité anonyme, mais, bien plutôt le signe d'un devenir lucide d'une parole inscrite dans les choses elles-mêmes et traçant les fulgurances de la liberté à venir.